

L'Église et les sciences occultes

L'expression « Sciences occultes » ne plaît point à l'autorité ecclésiastique. Il lui paraît que nous n'avons rien à cacher de ce qui est bien. Elle en est restée au temps où les révélations se faisaient entre gens de même origine et de même culture et les recherches effectuées par des gens de bien et connus d'elle ne lui paraissaient pas faire grand mal. En outre, ils acceptaient généralement de recevoir ses directions et arrêtaient volontiers la divulgation de leurs travaux si l'autorité spirituelle y découvrait quelque danger. C'est pourquoi la plupart des grands adeptes avant la Réforme furent souvent des moines et quelques-uns mêmes, des saints. Ceux qui n'osaient aspirer à tant d'honneur ne séparaient point l'oratoire du laboratoire et s'en trouvaient bien.

En plein Moyen-Age, au moment du Schisme d'Occident, Arnould de Villeneuve fut accusé de sorcellerie par des médecins très fâchés de le voir opérer des guérisons fort supérieures à celles qu'ils accomplissaient parfois. Dans cette redoutable conjoncture, son protecteur fut Clément V, alors pape en Avignon, qui refusa de laisser poursuivre l'excellent médecin qui lui redonnait la santé.

L'Église reconnaissait parfaitement l'existence de la Magie et faisait grande différence entre la bonne et la mauvaise. Même saint Thomas d'Aquin admet qu'il est des maladies qui proviennent d'envoûtement ou de toute autre action magique et qui ne relèvent point de la médecine officielle. Il en discute en connaisseur. Lui-même a laissé un opuscule fort intéressant sur la Pierre philosophale qui prouve jusqu'à l'évidence que l'alchimie lui était parfaitement connue, en admettant qu'il n'ait pas eu le loisir de la pratiquer. Elle avait de quoi séduire un esprit aussi universel que le sien, à qui rien ne fut étranger de la vie intellectuelle.

Un autre savant, moine dominicain comme lui, qui fut son condisciple et son ami, Albert le Grand — canonisé il y a une dizaine d'années, — nous est connu comme il n'eut pas souhaité de l'être. De son œuvre immense — immense à tous points de vue — des chercheurs plus intéressés qu'intéressants ont tiré avec des ciseaux deux petits volumes qui ont eu dans les campagnes une réputation considérable et on fait la fortune de plusieurs générations de colporteurs. Ce sont le *Grand Albert* et le *Petit Albert*. Sauf pour qui s'attachent aux sciences et sur-

tout à la philosophie du Moyen-Age, le nom d'Albert le Grand ne rappelle que ces recettes de magie rurale qui auraient le plus grand besoin d'être mises au net en se référant à la source. La plupart des formules sont devenues intraduisibles parce que les copistes ont apporté la plus grande fantaisie dans les transcriptions des paroles magiques dont ils ne connaissaient pas le sens.

Ce serait un travail passionnant de reprendre tous les grimoires et de les rapprocher des plus anciens manuscrits que les copistes et les traducteurs ignorants ont rendus inintelligibles. On a beau jeu à dire que nos ancêtres acceptaient des formules dénuées de sens. Il serait juste d'étudier les textes pour savoir si ceux qu'ils employaient étaient aussi absurdes que ceux qu'on nous vend aujourd'hui, aussi déformés qu'un bas-relief antique après trente-six surmoulages.

Ces grimoires nous amènent à parler de plusieurs d'entre eux qui eurent, dès les époques les plus anciennes, une réputation légitime. On vend de nos jours — combien défiguré! — l'*Enchiridion du Pape Léon* qui fut offert à l'empereur Charlemagne par le Pape Léon V. Ce pontife y avait réuni les éléments épars de divers recueils. Il y a groupé des pantacles qui se rapportaient à la Passion du Christ. On y trouve aussi les plus belles prières chrétiennes et les signes les plus secrets de la Kabbale. Eliphas Lévi pense que Charlemagne pouvait y trouver des secrets rituels pour combattre les soulèvements religieux des Saxons; il serait curieux d'étudier soigneusement cette conception. En tout état de cause, il serait bien étrange que ce petit livre de recettes occultes provenant d'un Souverain Pontife et offert à un monarque que l'Eglise a canonisé, sentit le fagot plus que de raison.

Par contre, le *Grimoire du Pape Honorius* souffre d'une réputation détestable et méritée. Est-ce aussi l'œuvre d'un Pape? Mais non. Pendant le règne d'Honorius III (1216-1227) il y eut des troubles graves dans la Chrétienté et une sorte de schisme à la tête de quoi se mit l'antipape Caddalous. Celui-ci pour nuire au respect que les fidèles devaient au véritable pape, lui imputa la rédaction de ce livre de magie noire qu'il avait fabriqué et dont les recettes ne reculent ni devant la nécromancie ni devant l'empoisonnement.

C'est que l'Eglise à cette époque, bien plus avertie que les pouvoirs publics d'aujourd'hui, faisait la différence d'une forme de magie à une autre, comme on distingue la pharmacopée de la toxicologie. De nos jours, on nie simplement la magie, ce qui

donne toute latitude à des personnes mal intentionnées pour causer les plus graves préjudices à ceux qui ont le malheur de leur déplaire ou dont les ennemis sont assez riches pour appoin-ter un sorcier qui agit en leur lieu et place. On parle beaucoup trop de magie, mais on ne s'occupe pas assez d'établir une discrimination entre celle qui utilise pour le bien des lois encore mal connues et celle qui se sert des mêmes lois pour tourmenter et même faire périr les victimes désignées.

Les procès en magie du Moyen-Age nous prouvent que cette différence était connue et qu'on en tenait compte. C'est beaucoup plus tard, et notamment sous Louis XIII, qu'on fit des procès en série et que les campagnes gasconnes furent dépeuplées par le zèle de Laubardemont.

Une autre science réputée occulte est l'Alchimie, qui ne fut jamais défendue. Nous avons vu que saint Thomas d'Aquin en a traité sans condamnation. Le bienheureux Raymond Lulle, que le Moyen-Age finissant glorifiait du nom de docteur très illuminé, fit la pierre en des conditions difficilement niables. Le roi d'Angleterre Edouard III lui demanda de fabriquer pour lui une certaine quantité d'or. On lui fit un laboratoire dans la tour de Londres, d'une part pour qu'il eût toutes ses aises, d'autre part pour veiller sur les fuites possibles; il y resta aussi longtemps qu'il fut nécessaire pour mener l'œuvre à bonne fin. L'or fut réalisé en quantité prévue. On en frappa des pièces qui portent l'image d'une rose — la rose étant la fleur initiatique par excellence — aussi les appelle-t-on nobles à la rose et il en reste encore quelques rares spécimens dans les collections où on leur donne aussi le nom de raymondines à cause de leur origine.

Un homme pieux et d'excellente réputation, écrivain public à l'époque où l'habitude de rédiger en latin tous les actes publics rendait cette profession nécessaire, fit aussi la pierre et la fit sans trop savoir comment. Ce fut Nicolas Flamel (1330-1418). Il avait reçu et abrité, dans un moment de troubles, un juif nommé Abraham qui, pour le remercier, lui fit présent d'un livre hiéroglyphique, dit d'Abraham le Juif, dans lequel l'écrivain de la rue Saint-Jacques-la-Boucherie trouva les vingt-deux clefs du Grand-Œuvre, combinées sur les clés du Tarot. Ces clés étaient également en rapport avec les vingt-deux chapitres de l'*Apocalypse* qui comporte de même une révélation alchimique. Mais Nicolas Flamel, quelque soin qu'il prit d'étudier ces mystérieuses images n'obtenait pas le résultat qu'il était en droit d'espérer. Après des années de labeur, il fit vœu d'aller à saint

Jacques de Compostelle pour obtenir un éclaircissement sur une énigme si obscure. Il partit donc pour la Galice et fut bien affligé de ne recevoir aucune illumination. Mais, comme il revenait en France, dans une auberge d'Aragon, il rencontra un autre Juif qui, le voyant plongé dans l'étude du manuscrit, lui en découvrit la clé et lui donna les moyens de faire de l'or d'une manière si simple et si peu coûteuse qu'à l'en croire, n'importe qui peut en faire presque autant, sans fatigue et sans dépenses.

Rentré à Paris, Flamel, avec l'aide de sa femme Pernelle, réussit son expérience et fit quantité d'or. Il estima n'être pas en droit de faire servir à ses besoins propres des sommes qu'il n'avait pas gagnées par son travail professionnel. Il le dépensa donc en œuvres pies. Il fit réparer diverses églises, notamment sa paroisse, Saint-Jacques-la-Boucherie dont la tour encore debout passe pour avoir été construite de ses deniers. Il fit aussi bâtir dans Paris, plusieurs maisons où les voyageurs et les pèlerins trouvaient le vivre et le couvert sans bourse délier, à la seule condition de dire un *Pater*, un *Ave* et un *De Profundis* pour le repos de l'âme de Flamel et de Pernelle. Une de ces maisons est encore visible au 51 de la rue de Montmorency, près de l'Hôtel de Ville.

La légende s'est attachée à Nicolas Flamel; on assure qu'il fit aussi l'élixir de longue vie et un voyageur du XVIII^e siècle, Paul Lucas, affirme l'avoir trouvé en Asie Mineure au cours de ses randonnées. On a dit aussi que Flamel avait enfoui un trésor immense au-dessous de la tour Saint-Jacques et l'on a pensé que ce trésor n'était autre que le manuscrit d'Abraham le Juif, enfermé dans un coffret de cèdre, entouré de lames des sept métaux et contenant assez de poudre de projection pour « changer l'océan en or, si l'océan était en mercure ».

Si l'œuvre de Flamel avait paru répréhensible aux autorités ecclésiastiques, elles n'auraient pas accepté ses donations qui ne pouvaient être secrètes, car on ne saurait mettre une église et des maisons dans le tronc des pauvres. On le voit, l'Eglise n'a point empêché les savants d'utiliser des méthodes qui avaient la réputation d'être magiques, et ce ne fut pas elle qui fit périr Paracelse, mais ses collègues médecins, lesquels ne voulaient pas lui permettre de guérir, tout docteur qu'il fût, par des procédés inconnus, alors que leurs procédés officiels laissaient le malade à son mal. Ce fut même l'évêque de Salzbourg qui inhuma pieusement ce mort d'une orthodoxie contestable.

Le pieux abbé Jean Trithème, bénédictin, continuait l'œuvre dans le moment où le Moyen-Age s'achevait. Il fut le maître de

Cornelle Agrippa et on dit qu'il instruisit aussi Paracelse. Agrippa sortit de la voie que l'initiation fraye aux disciples. Il voulut son paradis sur la terre, ne le gagna point et finit fort mal.

Au commencement du XVII^e siècle, les Rose-Croix se manifestèrent et avec eux, tout un groupe, toute une floraison d'alchimistes qui vont de Robert Fludd à Van Helmont. Celui-ci et son fils s'illustrèrent à la fois dans la médecine et dans les travaux du Grand-Œuvre et, jusqu'à la Révolution, les personnalités les plus en vue s'acharnèrent à faire de l'or et accordèrent, à tort et à travers, leur confiance à ceux qui promettaient de les faire réussir. On sait que le cardinal de Rohan reçut Cagliostro dans son palais épiscopal de Strasbourg, lui procura un laboratoire merveilleux, en fit l'homme le plus en vue de l'Europe et, pour remerciement, fut trompé et bafoué par cet aventurier trop habile jusqu'à devenir son complice dans l'affaire du Collier. Si la fréquentation de ce charlatan ou du savant qu'il disait être avait été en opposition avec les lois ecclésiastiques, l'archevêque de Strasbourg l'aurait peut-être protégé, mais ne l'eût pas reçu chez lui.

De nos jours, il n'y a plus officiellement de sciences occultes; donc, ceux qui veulent accuser l'Eglise d'obscurantisme affirment qu'elle s'oppose à la pratique du magnétisme curatif. Il n'est rien de plus inexact. Le Pape Pie IX reçut avec bienveillance le magnétiseur Lafontaine qui fit devant lui diverses expériences auxquelles le Souverain Pontife prit le plus grand intérêt. Avant de donner la preuve de ce que nous avançons, disons tout de suite que des prêtres excellents, sans nulle difficultés avec leur supérieurs, pratiquent le Magnétisme et peuvent être aussi des radiesthésistes éminents.

L'hypnotisme est admis, mais avec bien plus de restrictions, parce qu'il empiète sur le libre-arbitre et la personnalité du sujet, et place l'hypnotisé sous l'entière sujétion de l'hypnotiseur. Il est donc à craindre que celui-ci en puisse abuser. Même pour des laïques sans nul mandat pour défendre leurs semblables, il est assez pénible de voir les expérimentateurs faire manger une pomme de terre crue à leur sujet avec les marques de la plus vive délectation en lui affirmant que c'est une pêche savoureuse ou de lui donner de l'eau à boire et de lui faire croire qu'il boit du vin, qu'il en boit trop et pousser l'expérience jusqu'à ses suites les plus répugnantes. Ces sortes de fantaisies sont interdites par l'Eglise. Mais, en ce qui concerne l'hypnotisme, le P. Lemoigne proclame en chaire avec l'assentiment de son supérieur et de l'Archevêque de Paris:

« Hypnotiser quelqu'un pour lui éviter les souffrances d'une opération douloureuse, l'Eglise le permet. Employer l'hypnotisme et la suggestion pour faire marcher un malade qui croit avoir perdu la possibilité de le faire, l'employer pour permettre à ce malade de manger, de recouvrer la parole momentanément perdue, l'Eglise le permet. Hypnotiser un malade pour lui procurer le repos réparateur que donne le sommeil, l'Eglise le permet. Hypnotiser un malade pour le soulager ou le guérir de ses maux, l'hypnotiser pour empêcher le retour des crises nerveuses qu'on rencontre si souvent chez les femmes et parfois chez les hommes, l'Eglise le permet. » (Docteur Grasset, *Hypnotisme et la Suggestion*.)

Le Docteur Laponi qui fut médecin des Papes Léon XIII et Pie X, écrit également: « Si l'exercice illimité et inconditionnel de ces pratiques (hypnotiques) ne saurait se justifier en aucune façon, il en va tout autrement d'un exercice sage et réfléchi, fait dans des conditions spéciales, avec les restrictions nécessaires et n'ayant pour objet que la guérison d'un malade. » (1)

On le voit, l'Eglise interdit seulement ce qu'elle croit dangereux et agit comme une mère qui refuse aux enfants les coutaux dont ils se couperaient les doigts. C'est évidemment une entrave à la liberté, mais il est peu de mères assez romaines pour ne pas agir de même.

Anne OSMONT.

(1) D^r Henri BOY. — *Précis de médecine catholique*.